

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE ET SON IMAGE LITTÉRAIRE

par

Marianne MAHN-LOT

Le chroniqueur espagnol López de Gomara écrivait, en 1520 : "La découverte du Nouveau Monde est le plus grand événement, depuis l'Incarnation de Celui qui a créé l'univers". L'acteur principal de l'année 1492 - (par laquelle on fait débiter les Temps modernes) est Christophe Colomb. En cette année du cinquième Centenaire, on le rend indûment responsable de tous les méfaits consécutifs à la Conquête et on le traite d'ambitieux cupide ou même de paranoïaque. Ce ne fut pas le sentiment de ses contemporains qui ont jugé l'entreprise sur le plan religieux. Car telle il l'a présentée la meilleure image que l'on puisse donner de lui, à défaut de portrait authentique - est celle du Saint Christophe que le cartographe Juan de la Costa fit figurer à l'emplacement de l'isthme de Panama, dans sa carte de 1500 : un homme courbé sous le poids de l'Enfant au nimbe crucifère, un "porte-Christ", un "passeur", se rendant d'une rive à l'autre du Monde. Comme l'écrit son contemporain, le chroniqueur Hernan de Oliva : "Il entreprit ses voyages pour unifier les contrées étrangères et leur donner la *forme* de nos pays à nous". En un mot, il mérite le nom que lui a donné Léon Bloy : "le Révélateur du globe". Sa meilleure image littéraire est celle qui se dégage de la pièce de Paul Claudel. Il n'est pas le premier mais l'un des plus représentatifs de ces explorateurs (bien avant lui il y eut des franciscains partis jusqu'en Tartarie) qui, mus par la curiosité et par le désir d'intégrer dans la chrétienté des terres de paganisme, se mirent au service de la foi et d'une "civilisation" qui se voulait universaliste. On peut le voir avant tout comme un aventurier de l'esprit. Et c'est celui qui a ouvert un

Nouveau Monde à la connaissance.

Quelques thèmes vont illustrer la réfraction qu'eut la Découverte sur les hommes d'Europe, du XVI^e siècle à nos jours. Naturellement, celui du "bon sauvage", qui sera relayé, au XVIII^e siècle, par celui de "l'Américain dégénéré". Mais il faut dire que, du moins en France, la connaissance du Nouveau Monde puisera à des sources assez médiocres (la traduction, par Benzoni, de Lopez de Gómara, les *Quatre Navigations* d'Amerigo Vespucci dont l'une n'est pas authentique). Elle servira surtout de plate-forme à des revendications politiques et sociales et à la critique du pouvoir. En dehors de la *Lettre* annonçant la Découverte, les écrits du Génois ne furent connus qu'au XIX^e siècle.

Colomb fut le premier à faire l'éloge des doux Taïnos qu'il rencontra, d'abord à San Salvador, puis à Haïti et à Cuba. "Ce sont des gens qui sourient sans cesse et qui donnent tout ce qu'ils ont - écrit-il. Il ajoute, avec un cynisme inconscient : "Ils sont très dociles et l'on réussirait facilement à les faire obéir (donc à en faire des esclaves) !".

Le fait que ces gens paraissent heureux malgré une nourriture frugale et en vivant dans l'oisiveté est interprété de façon positive, d'autant que la belle végétation des îles évoque la pensée du Paradis terrestre. Le chroniqueur Pierre d'Anghiera - dont le témoignage est très précieux pour les débuts de l'emprise sur le Nouveau Monde - écrit : "Tout est commun entre eux. Les vieillards sont respectés. Ils vivent à l'âge d'or, c'est-à-dire selon l'état de *nature*. Ils n'ont pas de monnaie, cette source de malheur ; ni lois, ni juges prévaricateurs, satisfaits de leur sort. Ils ne connaissent ni le mien ni le tien, causes de tous les maux. Bien que barbares, sans religion ni piété, ils ont été instruits dans les jugements vrais par *la droite nature*". C'est cet humaniste qui a prononcé le premier les mots de "Nouveau Monde" en intitulant ainsi ses *Décades*.

La dimension utopique existe dès l'abord. Dans le sens d'abord d'un réel mélangé à la fiction de la légende. Les mythes du Paradis terrestre, des Amazones, de l'Eldorado, de l'Age d'Or auront une fortune littéraire très grande - que l'on songe au *Candide* de Voltaire. Mais surtout le grand événement de 1492 lance les esprits dans un processus de comparaisons entre culture et barbarie et suscite chez les penseurs, les moralistes, un grand effort d'imagination qui se caractérise par l'abondance des écrits utopiques. L'*Utopie* de Thomas More est de 1508. A travers ce chef-d'œuvre, la vieille société s'interroge, entrevoit de nouveaux modèles sociaux, aspire à une amélioration. Les thèmes les plus traités sont ceux de la propriété, de la valeur ou non de la pauvreté, l'aspiration à une unité du genre humain. Fictions qui acheminent souvent vers des changements de structure. L'*Eloge de la Folie* d'Erasmus est l'annonce d'une rupture avec la corruption, la sottise, les violences. Nommons Rabelais et son "Abbaye de Thélème". Don Quichotte et l'île de Barataria ; au XVII^e siècle, la *Cité du Soleil* de Campanella ; la

Nouvelle Atlantis de Francis Bacon, *Télémaque* de Fénelon.

Les juristes venaient de redécouvrir l'importance du droit naturel et du droit des gens ; un certain sens de l'universalité du genre humain déjà affirmé au Moyen Age. Mais, concurremment, l'exotisme cultive le goût de la différence. Nous allons vérifier ces thèmes principalement chez les penseurs de France et chez ceux des écrivains du Nouveau Monde qui leur apportaient des données nouvelles.

La France de Henri II avait été agréablement impressionnée de l'arrivée, en 1557, d'une flotte provenant du Brésil où une colonie française avait été fondée par Coligny. Elle ramenait un assez grand nombre de "sauvages" les Tupinambas et, entre autres Français, le sieur Paulmier de Gonneville qui avait contracté mariage avec une Indienne.

Il y eut de grandes réjouissances. On construisit des huttes de feuillage, à la ressemblance de celles d'Amérique. Matelots et Brésiliens (respectivement au nombre de 50 et de 300) s'y mêlèrent, tous habillés de même, c'est-à-dire à peu près nus. Il y eut des danses animées et des combats avec des épées de bois. Des repas furent servis où la chère était bonne. Naturellement on avait dispensé les sauvages de leurs mets de prédilection : la chair humaine. Les Français avaient réussi au Brésil une approche amicale des autochtones. Le cannibalisme de ceux-ci était - d'après les récits de ceux qui les approchèrent - une simple preuve de courage, un rituel sacré par lequel on s'appropriait le sang, donc la virilité de son ennemi ⁽¹⁾.

Le capucin André Thevet, qui séjourna au milieu des sauvages, condamne, certes, au nom de la morale chrétienne, cet usage qu'il juge pervers. Mais avec lui commence la critique d'excès qu'il juge analogues à ceux commis par les Européens. Par exemple dit-il (dans les *Singularités de la France antarctique*) - nos usuriers "sucent le sang de leurs victimes". Les sauvagesses nues ne le scandalisent pas, car la nudité absolue est moins choquante que les décolletés des dames de haut rang. De plus elles sont bonnes mères et allaitent leurs enfants - ce qu'une française se croirait déshonorée de faire.

Les trois cents Brésiliens s'assimilèrent très bien en France. Paulmier de Gonneville eut, de sa femme indienne, un fils qui devint prêtre. Ceux qui furent emmenés à la Cour s'étonnèrent de voir un enfant (le Roi) obéi par les gardes suisses, qui leur paraissaient de véritables géants.

Montaigne se procura un adolescent indien qu'il emmena au château de La Brède et dont il mit à profit le savoir.

(1) Voir G. CHINARD, *L'exotisme américain*, Paris, 1937, G. ATKINSON, *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, 1935. Voir aussi F. LESTRINGANT : *Le guenot et le sauvage*, Paris, 1990.

Les deux chapitres des *Essais* consacrés aux Indiens sont célèbres. Dans "Les Cannibales", on peut lire : "Je trouve qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation. Ils ont les vraies et naturelles vertus et propriétés que nous avons abatardies, des guerres de conquête. Ils cherchent seulement à sustenter leurs forces en mangeant de la chair humaine, celle de leurs prisonniers. Nous autres nous infligeons la torture avant de mettre à mort. Eux ne mangent leurs ennemis qu'une fois morts". La satire se fait plus acerbe : "Nous avons trouvé un monde plein et membru. Nous les avons jugés au patron de nos mœurs. Tant de nations ont été exterminées et la plus belle partie du monde a été bouleversée pour la négociation du poivre et des perles". Dans l'*Apologie de Raymond Sebond*, il parle des mêmes Brésiliens : "Ils vivent très vieux car leur âme est déchargée de passion violente". Il met dans la bouche de son jeune sauvage des propos, qu'il lui prête peut-être, mais qui ne sont que trop accablants pour la façon dont les Espagnols légitimaient la conquête du Nouveau Monde. Il était légal, en effet, avant de pénétrer dans un territoire, d'adjurer ses habitants de reconnaître l'autorité du pape qui avait délégué aux rois d'Espagne un droit d'occupation, de main mise sur les régions découvertes : "Ce pape doit être un grand voleur pour donner ainsi ce qui ne lui appartient pas". Suit le couplet, qui deviendra classique, où est fait l'éloge d'une société où il n'existe pas de droit de propriété, donc pas de droits de succession ; où l'on vit bien sans travaux excessifs, sans monnaie, sans vin et sans blé. "Ils sont voisins de la naïveté originelle. Platon lui-même s'en émerveillerait".

Le chapitre "Les Cochés" est inspiré par la lecture de l'ouvrage du chroniqueur Gomara, qui, tout espagnol qu'il fût, n'a pas caché les horreurs de la conquête du Pérou. Il est vrai que Gomara ne s'en soucie pas outre mesure et pense que les païens sont justement châtiés. Montaigne, lui, s'indigne : "le zèle religieux ne saurait excuser la boucherie que nous avons faite de ces gens, nous qui sommes gorgés de toutes commodités". D'ailleurs, au Mexique et au Pérou nous avons eu affaire à ces civilisations véritables. "Ils ont réalisé des villes magnifiques, telles Mexico et Cuzco". Très préoccupé de ce problème, Montaigne a interrogé beaucoup de voyageurs, de marins. Et il conclue que c'était un mal d'avoir fait intrusion dans un monde sur lequel nous n'avions aucun droit.

Montaigne avait lu Jean de Léry, ce protestant envoyé par Coligny. Très imbu de la Bible, Léry chercha en vain à imposer des mœurs austères aux colons qu'il établit, lui aussi, au Brésil. Plus cultivé que le capucin Thevet, il se réfère davantage à des comparaisons tirées des sociétés de l'Antiquité. Son "Voyage au Brésil", paru en 1578, fut très lu. Outre ses jugements, dans l'ensemble positifs, sur les Tupinambas, il a le mérite de s'intéresser à la flore et à la faune. Ce qui le ravit le plus chez

les Indiens, ce sont leurs chants polyphoniques : "Toutes les fois où je m'en souviens, le cœur m'en tressaille".

Très importante pour le climat intellectuel de l'époque est la personnalité de Jean Bodin, la doctrine qu'il exprime dans *La République* (1576). Pour ce grand esprit influencé par le platonisme, l'Etat n'est pas une notion ni un fait initial. Les institutions publiques sont au service de la personne humaine. Les sociétés, au début imparfaites, "barbares", tendent vers un progrès. Elles sont tributaires des climats (notion qui remonte en partie à Aristote). Les meilleures dispositions sont celles des gens qui habitent la zone de température modérée, tels les Grecs, les Romains, les Français : aptitude aux relations sociales, aux concepts de droit, de justice. Le penseur n'aborde pas directement le problème du Nouveau Monde. Mais sa prédilection pour les formes de société où s'affirment l'esprit sociable, une tendance vers la communauté des biens, montre bien qu'il approuve les sociétés rustiques mais égalitaires de l'Amérique.

Si on le compare à un homme de la génération précédente, Lopez de Gomara, le chroniqueur espagnol, on aperçoit une nette opposition. Ce dernier est sensible, non à ce qui est commun aux hommes, mais à ce qui les distingue, à la variété de leurs coutumes. Il n'existe pas de raison universelle. De la même époque, l'humaniste Pierre d'Anghiera rend compte des problèmes de conscience que posait la conquête par les armes. Il déplore les cruautés. Des populations pacifiques ont été décimées par les guerres, par les travaux excessifs, par la famine aussi.

Le grand Guillaume Postel, homme attiré par toutes les curiosités de la nature humaine, utopiste qui imagine mille façons de se mieux gouverner, écrit : "C'est une grande merveille que, depuis cinquante ans, un monde plus grand que le nôtre ait été découvert". Pour lui, l'idée de *progrès* s'impose : "Les Anciens sont dépassés en philosophie naturelle", du fait des nouvelles connaissances en géographie. D'autre part, les coutumes sobres et saines que l'on observe chez les Indiens leur permettraient d'accueillir des enfants européens. Il y aurait enrichissement spirituel réciproque.

Il n'y a pas lieu, pour un homme de l'époque, d'opposer sens de l'universel et du relatif. Montaigne, si persuadé d'une commune nature départie aux hommes, remarque finement : "Nous appelons ces gens "barbares". Mais, pour eux, nous aussi sommes des barbares puisque nous ne comprenons pas leurs langues".

En ces quelques textes que nous venons de citer, y a-t-il un intérêt réel envers les gens du Nouveau Monde ? Oui, mais assez modéré. Au fond les Français, surtout Montaigne, voient là surtout l'occasion d'exercer une satire de caractère politique contre les excès du Pouvoir et une revendication de liberté de parole. D'autre part la tendance officielle

de ceux qui sont chargés d'écrire l'histoire des dynasties françaises est d'un conformisme affligeant. Les hauts faits qu'ils rapportent sont tous attribués à l'unique classe nobiliaire. En somme la curiosité désintéressée est assez rare.

Dans la lignée de Montaigne, introduisons Pierre Charron et ses trois livres intitulés *Sagesse*. A propos des habitants du Nouveau Monde, il se livre à une recherche sur l'homme en général. "De notre temps, nous avons touché à l'œil et au doigt des hommes sans barbe, sans usage du fer, du blé et du vin. Il convient de ne pas croire aveuglément les Anciens, de mettre entre parenthèses la diversité des mœurs et des lois pour la ramener à la source. La sagesse consiste à vivre selon la nature, à revenir aux vraies sources qui ont été perverties depuis leur origine."

Un certain Loys le Roy, qui était très lu alors, esquisse en 1575 une histoire de l'évolution de l'humanité : les hommes furent d'abord pasteurs et chasseurs. C'est ce que sont encore les Américains. Ils ont coutume de s'accroupir pour manger. Nous ne devons pas nous en étonner. "Ils apprennent (ce que nous leur enseignons) par instinct naturel, sans l'enrober dans une doctrine". Autrement dit, il trouve les sauvages très intelligents.

Ce que tout le monde admet maintenant c'est que les Anciens ne sont pas détenteurs de tout le savoir. En bien des points ils ont fait preuve d'ignorance. Etienne Pasquier, Michel de l'Hospital le répètent à satiété. Les jésuites finiront, eux aussi, par entrer dans la modernité ⁽²⁾. Ils jugent, certes, que Cicéron, Virgile sont les meilleurs maîtres de sagesse ; ils s'appliquent à en faire goûter les beautés. Néanmoins, justement parce qu'ils ne repoussent rien de ce qui est humain, ils en arrivent à changer leur échelle de valeurs. L'homme - pensent-ils - est la mesure de tout. C'est l'emprise humaine sur la connaissance qui les intéresse. Donc ils ne veulent pas abandonner ce qui est beau chez les Anciens ; mais, en un second temps, ils acquiescent aussi à la nouveauté. Les correspondances des missionnaires sont passionnantes à cet égard. On peut dire qu'ils ont fait accéder la Géographie à la dignité de science auxiliaire de la foi. Comme le dira le cardinal Bellarmine, "Dieu a donné la terre aux enfants des hommes. L'âme monte à Dieu par l'échelle des créatures". La connaissance - pensent-ils - alimente la piété. Il était obligatoire qu'un élève de la Compagnie sache disserter sur le *Traité de la Sphère*.

Connaître l'astronomie, les instruments les plus perfectionnés pour observer les astres était un moyen d'établir un contact amical avec les païens. Dans leurs "réductions" du Paraguay, les jésuites ont fait preuve

(2) F. de DAINVILLE, *La Géographie des humanistes*, Paris, 1940 ; Numa BROC, *La Géographie de la Renaissance, 1420-1620*, Paris, 1980. Voir aussi, A. WOODROW, *Les Jésuites, Histoire des pouvoirs*, Paris, 1990.

d'un esprit pratique admirable : prospérité de ces coopératives agricoles, insertion complète dans le milieu des primitifs, usage de leurs langues. Les techniques en général les intéressent beaucoup et ils y réussissent très bien. Ainsi ce qu'on appelle la "géographie pratique" c'est-à-dire l'arpentage. Ils utilisent des jeunes gens de la classe noble pour s'y exercer. Le jésuite Possevin fait un lexique des termes géographiques.

C'est grâce au Nouveau Monde (même si les écrits qui s'y rapportent sont moins nombreux que les descriptions de l'empire du Grand Turc) que l'on a pris conscience des dimensions de l'univers et du grand intérêt que l'on avait à le représenter.

La cartographie a fait alors des progrès décisifs.

La mode s'en mêle. Au Vatican, on donne l'exemple en couvrant les murs de fresques représentant les "parties du monde". L'Amérique est généralement une femme emplumée, portant au poing un perroquet, à ses côtés un alligator, à ses pieds une tête coupée (allusion au cannibalisme). Les jésuites exercent leurs élèves à dessiner le monde, en son ensemble et en ses parties. Comme l'écrit Huyghens "Les bons pères jésuites m'ont communiqué littéralement beaucoup de beaux dessins". Bien sûr ils s'attardent à privilégier les itinéraires d'Ulysse ; ou bien cela est plus sérieux, la route suivie par Abraham -. Toute femme du monde se croit obligée par les convenances d'orner son salon de globes, d'astrolabes, d'émailler sa conversation de réminiscences de récits de voyages. L'exotisme a fait son apparition.

Chose beaucoup plus admirable, la dignité humaine est mieux affirmée. Le Père Briet, s.j., écrit en 1658 : "Il est risible de voir les hommes mettre des frontières entre eux. Car tous ont une seule patrie". Le Père François, son contemporain écrit joliment : "Les îles sont autant d'hôtelleries que la divine Providence a préparées pour ceux qui naviguent". Et puis on admire le savoir des gens simples : "Les marins qui ont la pratique de leur art en savent plus que nos collégiens". En hommes de grande réflexion, les gens de la Compagnie se posent sérieusement la question du salut des infidèles. Et leurs conclusions sont tout à fait optimistes : Dieu a mis dans toute conscience la pratique du Bien. Tous les païens ont une notion confuse de la divinité. Rien n'autorise à les exclure des bienfaits de la Rédemption. Si les jésuites n'en avaient pas été convaincus, auraient-ils eu le courage de consacrer leur vie à s'implanter au milieu de populations qui leur étaient complètement étrangères ?

Revenons un peu en arrière pour parler du père jésuite José de Acosta qui, au XVI^e siècle, passa sa vie au Pérou. Son traité de missiologie, "De procuranda Indorum salute" est très beau. Mais son œuvre majeure est son *Historia natural y moral de la Indias*, parue en 1590 et son *De natura novi orbis*, traduite en français (imprimé en 1596)

- ouvrages très appréciés du public savant, surtout des Français. Il s'applique à résoudre des problèmes de "morale" qui se posaient à tous : d'où viennent ces populations d'Amérique ? Comment les rattacher à l'histoire du Salut ? Voici le sous-titre de la traduction de 1598 : "Histoire naturelle et morale des Indes. Où il est traité des choses remarquables du ciel, des éléments, métaux, plantes et animaux. Ensemble des mœurs, cérémonies, lois, gouvernements et guerres des mêmes Indiens" (Il y eut aussi des traductions en hollandais, allemand, anglais, car le jésuite sera considéré comme un des pères de l'ethnologie). A vrai dire, Bartolomé de Las Casas, dans son *Apologetica Historia* avait déjà brassé beaucoup de matériaux à caractère anthropologique. Sur la question de l'origine des Indiens, José de Acosta se démarque d'une théorie très courante qui les faisait descendre des "dix tribus perdues" du royaume d'Israël, qui furent déportées en Mésopotamie un siècle avant les deux tribus du royaume de Juda, qui elles - et elles seules - revinrent d'exil. On se plaisait à trouver, au Pérou en particulier, des ressemblances avec le passé juif : tradition d'un déluge, d'un Exode, du rite de la circoncision. Pour Acosta, les habitants du Nouveau Monde, comme tous les hommes en général, descendent de Noé. Ils vécurent d'abord en sauvages. Rien n'atteste sérieusement une influence judaïque. Venus d'Asie, puisque leur type physique se rapproche de celui des Mongols, ils auraient progressé vers l'est au cours d'une très longue errance. C'est bien ce que nos savants ont maintenant établi. Acosta nie aussi une autre fable qui rattacherait les Indiens aux habitants de l'Atlantide. Il se plaît à relever que, malgré l'opinion des Anciens, les terres subtropicales - les antipodes - sont infiniment peuplées : "L'histoire naturelle des choses de l'Inde est très délectable". Il décrit les principales provinces de l'empire des Indes : Mexique, Pérou, détroit de Magellan, Floride. Il mentionne l'hypothèse d'une "mer de l'Ouest", qui a précédé la recherche du détroit de Magellan. Il narre des détails de la conquête. Avant de parler des hommes eux-mêmes, il donne des descriptions - alors très prisées - des ressources végétales : maïs, pain cassave, *aji* (ou piment) ; puis les fruits, les fleurs, les oiseaux ; l'usage savant que font les Indiens des fleurs et des plumes pour leurs décorations. Il ne peut pas ne pas parler des métaux : des mines d'argent de Potosi et de mercure de Huancavelica dont l'exploitation enrichit la métropole. Le plus intéressant est le livre V, c'est-à-dire la véritable histoire *morale*, des mœurs. L'idolâtrie - constate-t-il - est générale. Naturellement, il l'attribue au démon. Pourtant il reconnaît aux païens une certaine connaissance de Dieu. Même les cérémonies sacrilèges ont une vague analogie avec les sacrements chrétiens. Il admire en tout cas ce qu'il a pu voir de la splendeur du temple du Soleil à Cuzco et l'institution des vierges sacrées. Comme ses contemporains, il célèbre le bon ordre que faisaient régner les Incas, en particulier parce qu'ils ont fait cesser les sacrifices humains.

Il est bienveillant envers les populations au milieu desquelles il a vécu. "Il est faux de dire que ces gens manquent d'entendement". Ils ont adopté nos fêtes chrétiennes. Ils ont même trouvé, dans leurs croyances, des analogies avec le mystère de la Sainte Trinité. Ils n'ont aucune répugnance pour le rite de la confession. Les Incas sont loués aussi pour la perfection de leurs calendriers, de leur mode de comput, de leurs routes pourvues de relais. Quant aux Mexicains, il leur sait gré de la bonne éducation qu'ils donnaient à leurs enfants. Et il émet une revendication qui n'a malheureusement pas été suivie d'effet : "On devrait créer des séminaires pour les naturels. Et la chrétienté reflourirait". Tout cela est d'un esprit pondéré qui, ayant la "pratique du terrain", ne fait pas de ce qu'il connaît un tremplin pour théoriser, porter des jugements de valeur comme nos humanistes soucieux moins des "sauvages" que de la critique de l'ordre social des Etats chrétiens. Acosta, parce qu'il dit ce qu'il sait en toute impartialité, a été d'un grand secours pour faire avancer les études des Américanistes.

Venons-en, maintenant, à l'époque des Lumières. On peut se reporter là-dessus au livre d'Antonello Gerbi : *La Disputa dell' Nuovo Mondo* ⁽³⁾.

Les critères employés alors pour exalter ou rabaisser les valeurs des ethnies changent selon qu'on les affecte d'un signe positif ou négatif. Par exemple, pour un Las Casas, résolument indophile : "des fils de princes, élevés chez nous dans les délices, ne sont pas plus délicats que les Indiens, même si ceux-ci sont fils de simples laboureurs". Comme l'écrivait Cornelius de Pauw, en 1758 (*Recherches philosophiques sur les Amériques*) les amis des Indiens utilisent leur faiblesse comme argument pour réclamer leur liberté. On peut dire qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, deux courants s'opposèrent, peut-être en vertu d'une estimation différente de ce qui était "bon" dans la nature. Il y a d'une part ceux qui goûtent la nature sauvage, la nudité, le primitivisme, que ce soient Rousseau, Chateaubriand, Bernardin de Saint-Pierre, Fenimore Cooper, etc. La *Nature* garde le privilège de la pureté, le prestige de ce qui suggère l'évasion hors des contraintes et des fausses conventions. De surcroît, la "science naturelle", affirmée surtout depuis le XVI^e siècle, prétend mieux rendre compte du réel que le savoir des Anciens. Mais, par ailleurs, les "Lumières" ont une disposition tout autre par rapport à la Nature. Certes, les philosophes aiment les sauvages dans la mesure où ils ont été les victimes de nos sociétés. Mais on ne croit plus en la bonté innée de l'homme. La sauvagerie ne peut être qu'une étape car le progrès est une nécessité si l'on veut créer une république des hommes vivant rationnellement, à l'abri des grossières superstitions. Un discrédit, déjà

(3) Antonella GERBI, *La Disputa del Nuovo Mundo. Historia de una polémica, 1750-1800*, Mexico, 1960.

jeté par les conquérants, fait mépriser des "hommes sans barbe", donc sans virilité. Peut-être est-ce la faute de leur climat ? Ce sont des êtres mous, passifs, adonnés aux vices, querelleurs et cruels. Des récits de missionnaires pouvaient accréditer cette opinion.

En 1632, nous voyons le Père Claude d'Abbeville se montrer pessimiste : "Il n'y a, chez les Tupinamba, ni foi ni religion". Son confrère canadien, le Père Lejeune, après avoir constaté qu'il n'a trouvé chez les indigènes aucune forme de religion, ajoute : "On ne peut nier qu'ils reconnaissent un Etre quelque peu supérieur à la nature humaine". On admet donc que les naturels ont une religiosité *naturelle* mais qu'il convient de les délivrer de leurs diableries païennes.

Quelques esprits forts s'interrogent sur la valeur de la *religion naturelle*. Gabriel Foigny, dans *La terre australe*, l'écrit : "Un vieillard, interrogé sur ses croyances, nous a répondu que la nature nous enseigne un être souverain". L'Etre suprême - poursuit Foigny - ne peut être révélé à une société particulière plutôt qu'à une autre. Autrement dit, c'est le début du déisme et la négation du christianisme comme religion universelle.

La connaissance d'autres régions - par les voyages en Océanie et les voyages successifs de Cook et de Bougainville, devait prendre le relais du mythe du "bon sauvage". Un nouvel avatar du primitivisme apparaît : non pas le primitivisme vertueux dont les sauvages avaient été le prétexte, mais un hédonisme qui avait déjà été celui des Espagnols dans leur nostalgie de l'Age d'Or.

Diderot, dans *le Supplément au voyage de Bougainville*, retiendra un primitivisme voluptueux. Mais, alors que chez Rousseau le rassemblement des hommes se fait, en société, sous le signe de l'entraide et de la compassion, Diderot dépouille la famille et l'union conjugale de toute valeur sentimentale et les réduit au pur instinct physique : "Il faut, pour se peindre l'homme, ne lui connaître aucune idée, aucun sentiment, aucune connaissance qu'il doive à ses semblables ou qu'il ait reçue d'un Etre supérieur".

Les philosophes de la fin du XVIII^e siècle ont cru que l'attitude vis-à-vis de la nature et de la société constituait une voie royale pour conduire à des vérités essentielles que les religions avaient trop longtemps masquées. Alexandre de Humboldt - qui séjourna longtemps en Amérique du Sud - jugea sévèrement les sauvages : "Ils détestent tout ce qui n'est pas leur famille et leur clan. Ils chassent les gens d'une tribu voisine comme vous chassez du gibier. Ils connaissent les devoirs de leur clan mais non ceux de l'humanité". Pour lui, les valeurs universelles précèdent non d'en bas - de la "nature" - mais d'une réflexion née dans une société plus évoluée.

Au XVIII^e siècle, les naturalistes reconnaissent l'intérêt et la grande

nouveauté de la configuration et des virtualités du continent américain. Le savant Maillet, par exemple, qui écrit en 1735 : "Tout semble s'accorder pour prouver que la plus grande partie des continents de l'Amérique était une terre nouvelle, encore hors de la main des hommes. Dans quelques siècles, lorsqu'on aura défriché les terres, abattu les forêts, dirigé les fleuves, cette même terre deviendra la plus féconde, la plus saine et la plus riche de toutes".

Le progrès des connaissances a entraîné que l'on ne sépare plus l'homme de son environnement, qu'on accorde un même intérêt aux espèces végétales, animales, et à l'*homo sapiens*. Le Père José Acosta, déjà au XVI^e siècle, avait écrit : "Des plus vils et plus petits animalcules, on peut tirer grand profit et grande considération". La Mettrie (dans *L'Homme machine*, 1747) s'exprime ainsi : "La puissance de la nature éclate également dans le plus vil insecte et dans l'homme le plus superbe".

Il convient d'introduire Buffon ici pour l'autorité dont il a longtemps joui. Sa position est très caractéristique du courant qui, à l'inverse de celui du XVI^e siècle, déprécie ce qui avait été naguère prisé. Autrefois on admirait, dans "le bon sauvage", courage et même férocité. Le point de vue a changé, c'est-à-dire que de telles qualités ont disparu. Tout a "dégénéré". Buffon a une curieuse échelle des valeurs : ce qui est grand est supérieur à ce qui est petit (lui-même était de belle stature). Les insectes ne méritent pas de retenir son attention ! "La nature en Amérique est moins forte et moins variée qu'ailleurs. Les animaux y sont plus petits ; en particulier les espèces qui ont été importées. Seul le cochon y a réussi. Le lion en Amérique n'a pas de crinière. Il est même poltron. Les crocodiles sont beaucoup moins féroces que ceux d'Égypte. Dans l'Ancien Monde, il y a 1 300 espèces de quadrupèdes. En Amérique seulement 50. Tout cela est, pour lui, l'indice d'une grande dégénérescence. L'Indien est imberbe, ce qui est un signe d'infériorité. "Le sauvage est faible et petit par les organes de la génération. Il n'a ni poil ni barbe et nulle ardeur pour sa femelle. Il est aussi moins sensible que l'Européen ; et cependant plus craintif et plus lâche. Il n'a nulle activité dans l'âme. La nature, en lui refusant les puissances de l'amour, l'a plus maltraité et rapetissé qu'aucun des animaux". Dorénavant, tous les penseurs vont émettre un jugement sévère. Sauf pourtant, Rousseau qui, dans son *Discours sur l'inégalité des races humaines* loue leur modération érotique.

Les "naturalistes" qui, du temps des humanistes chrétiens, décelaient dans la Nature la gloire du Créateur, occultent complètement cet aspect et incluent dans un même jugement l'homme et son environnement. Diderot écrit : "Aussi bien les espèces que les individus croissent, durent, dépérissent". Dans *l'Essai sur les mœurs*, Voltaire se demande pourquoi le continent américain est à moitié vide. Sans doute à cause de

son climat. La faiblesse de ses habitants explique qu'on les ait facilement soumis. Mais il n'admire pas, comme le faisait paradoxalement Montaigne, les mœurs féroces et l'anthropophagie. Si ces peuples sont dégénérés, ce ne peut être qu'à cause de leurs grossières superstitions.

Pour le célèbre abbé Raynal (voir *l'Histoire des Européens dans les deux Inde*), le climat trop chaud est un facteur de dégénérescence : la Colombie par exemple est moins civilisée que le Chili. Il constate un retard général par rapport à l'Ancien monde, sans doute parce qu'il a été submergé (par un Déluge) plus tardivement. Monde à la fois dégénéré et encore jeune : "Les grands fleuves, les marécages sont autant d'empreintes d'un monde naissant. Les hommes sans barbe et sans poils sont dégradés dans tous les signes de la virilité. Ils n'ont pas atteint l'âge de la puberté".

Nous concluons par Cornelius de Pauw et ses *Recherches sur les Américains* (Berlin, 1768 : année du triomphe de *l'Encyclopédie*). Celui-ci s'amuse à prendre le contrepied de Rousseau en dénigrant systématiquement les Américains. Il ne croit plus en la bonté naturelle de l'homme. Les sauvages américains sont dans un état non d'enfance mais de dégénérescence.

Aujourd'hui, la science ethnologique est plus neutre et n'émet pas de jugement de valeur. Néanmoins le regard porté sur le processus qui accompagna la découverte de l'Amérique tend plutôt à valoriser "la pensée sauvage" (comme dit Lévi-Strauss) et le passé culturel et religieux des peuples dits "primitifs". Dans le cas des Amérindiens il n'est plus question de contester leur droit à la spécificité, à l'altérité. Mais parviendra-t-on à maintenir l'originalité de leurs modes de pensée et de vie ? En cette année 1992, les autochtones se préparent à s'affirmer comme un peuple jeune et plein d'avenir. Aujourd'hui nos hommes de science ont assez d'autorité pour faire admettre qu'il y a complémentarité, enrichissement mutuel entre "cultures" d'âge et de nature différents. Les Amérindiens vont se trouver portés sur le devant de la scène mondiale, dans les deux Amériques. Délivrés de leurs vieux traumatismes, ils revendiquent leur droit à l'originalité, à une vie communautaire, à garder leur sens de fusion avec le cosmos. Souhaitons qu'un nouvel élan soit ainsi donné par eux à une fécondation mutuelle avec l'Occident. Aujourd'hui, où un processus d'unification envahit le monde, souhaitons retrouver l'impulsion de renouveau, littéraire et idéologique, qui fut consécutif à la découverte de l'Amérique.

*

* *

DÉBAT

Lady Phillimore : Je suis très intéressée par la relation que vous établissez entre l'idée d'utopie et la première occupation de l'Amérique, mais je voudrais vous demander si vous

établissez une relation entre l'esprit prophétique et le mouvement messianique.

Marianne Mahn-Lot : J'identifie le prophétisme et le messianisme.

Lady Phillimore : Est-ce que cet esprit utopique dont vous avez parlé se répète de temps en temps à travers les siècles dans le continent américain, par exemple dans les mouvements messianiques indigènes ?

Marianne Mahn-Lot : Bien sûr. Il y a deux dimensions, la dimension du projet positif et très souvent la dimension sociale et révolutionnaire. Par exemple, les communeros en Espagne étaient imbus d'une certaine idéologie, ça allait mener à la révolte sociale. Les protestants ont beaucoup utilisé cette idéologie qui réclamait un renouveau de la chrétienté prévu par les prophéties, ils ont demandé un changement de structure, c'est ce qu'on appelle le chiliasme.

Lady Phillimore : Cela m'étonnait que ces mouvements messianiques qui se relient à une idée d'utopie et de rébellion se répètent de temps en temps.

Marianne Mahn-Lot : C'est éternel, le marxisme c'est ce genre-là aussi. Toutes les utopies ont un caractère de projet totalitaire pour toute l'humanité.

René Pillorget : Je voudrais remercier Lady Phillimore d'avoir prononcé un mot que j'attendais depuis le début de notre séance, le mot messianisme, ajoutons le mot millénarisme et madame Mahn-Lot a évoqué ces mouvements de caractère chiliastique. L'indigénisme est un des plus célèbres. Le millénarisme est un mot qui vient de l'Apocalypse, c'est un mouvement d'idées qui est caractérisé par l'attente du "Grand Jour", c'est-à-dire une catastrophe, mais après la catastrophe il y aura un monde meilleur et ceux qui sont maintenant en dessous seront au dessus et inversement. Le millénarisme je crois que c'est un ensemble de tendances qui est vieux comme le monde, on trouve des millénarismes et des mouvements messianiques à toutes les époques, dans tous les pays. Au XX^e siècle, on en trouve beaucoup dans les pays du Tiers Monde, il y en avait dans les pays colonisés. Pour ceux qui sont décolonisés il y en a toujours et très nombreux, et c'est à tel point qu'il y a dix ou quinze ans on a publié un dictionnaire des mouvements millénaristes qui porte ce titre : "*Dieux d'hommes*", dirigé par Henri Desroches. Dans ce dictionnaire, il y a un article Pierre d'Ailly et un article Christophe Colomb avec une bibliographie car ils sont estimés comme des millénaristes, au moins à certains égards.